

La couturière et le prolétaire

Alfred Eibel, *Le Quotidien de Paris*, 12 février 1992

HENRY POULAILLE (biographie) de Thierry Maricourt, *Manya*, 129 F.

MARGUERITE AUDOUX. LA COUTURIÈRE DES LETTRES de Bernard-Marie Garreau, *Tallandier*, 129 F.

Voici Henry Poulaille, le prolétaire, l'anar, l'intransigeant. L'air d'un Malraux, sèche au bec. Un homme qui inspire la sympathie. Son père : charpentier, syndicaliste aux idées libertaires. Sa mère : canneuse de chaises à domicile. Henry Poulaille, piètre écolier, se rattrape à la maison, lit tout ce qui lui tombe sous la main : Upton Sinclair, Nietzsche, Dostoïevsky, Strindberg, Hamsun, Gorki, Wilde, etc. Une faim d'autodidacte. Ses parents disparaissent prématurément.

Il entre sur le marché du travail à 13 ans. D'abord coursier chez un pharmacien, on lui confie vite la préparation des ordonnances. Nous sommes en 1909. Poulaille a déjà des idées précises sur ce que doit être la littérature. Selon lui, elle doit traiter de la réalité. « Les esthètes m'emmerdent ! », dira-t-il.

Combattant peu convaincu

Il entre dans le mouvement libertaire. Survient la guerre de 14. Poulaille est mobilisé en mai 1916. C'est un combattant peu convaincu. Démobilisé, il collabora à « la Vache enragée », organe officiel de la Commune libre de Montmartre.

En même temps qu'il lit Barbusse, il trouve en Ramuz un autre lui-même. Il échange avec lui une importante correspondance. En 1933, Poulaille devient secrétaire du service de presse de Bernard Grasset, qui sera aussi son éditeur. Le reste va s'enchaîner à vive allure. Ce militant d'une littérature authentique va se mettre un travail du diable sur les bras. Il noue des amitiés solides, participe à des revues françaises et étrangères, publie un livre sur Chaplin préfacé par Paul Morand, fait connaître Cendrars, écrit sur la chanson française, le cinéma, le jazz, se lie avec Louis Guilloux, Eugène Dabit, Jean Giono, crée la revue de littérature prolétarienne internationale. Il se tient cependant à l'écart des idéologies, n'est pas membre du Parti communiste. Il devient une sorte de personnalité des lettres. Il publie « le Pain quotidien », une grande fresque consacrée au monde ouvrier dans la tradition des feuilletons du XIX^e siècle mais sans leurs facilités.

Trop et trop vite

Il organise des bibliothèques, voit Gide, Édouard Peisson, Boris Souvarine, René Dumont, lance la revue « A contre-courant », revue opposée à tous les conformismes ; à tous les totalitarismes. D'autres romans suivront, dont « les Damnés de la terre ». Poulaille ne cesse de noircir du papier. Il écrit trop et trop vite. Son œuvre est inégale mais intéressante. Intéressant à plus d'un égard son « Corneille sous le masque de Molière », publié chez Grasset en 1957. Poulaille développe l'idée qu'une partie de l'œuvre de Molière a été écrite par Corneille. Quand Poulaille meurt le 30 mars 1980 à l'âge de 83 ans, il est quasiment oublié, au point que certains pensaient qu'il était mort depuis longtemps.

La biographie de Thierry Maricourt fait le point sur un siècle de littérature prolétarienne et ses multiples ramifications. Quarante-trois ans avant le décès de Poulaille disparaissait à l'âge de 73 ans, aveugle, oubliée de tous, Marguerite Audoux, l'auteur de « Marie-Claire ». Née Marie-Marguerite Donquichote, le 7 juillet 1863, d'un père charpentier et d'une mère journalière, la future Marguerite Audoux fut bergère, puis servante en Sologne, avant de mener une existence solitaire à Paris où elle vivait comme couturière en chambre. Une maladie des yeux l'incita à écrire. Sur un ton simple et véridique, elle raconte dans « Marie-Claire » la vie qu'elle a connue. Le hasard la met en rapport avec Charles-Louis Philippe qui s'emballa pour le roman, crie au génie. D'abord publié en revue avec une préface de Jean Giraudoux, « Marie-Claire » paraît chez Grasset en 1910.

Soutenue par Octave Mirbeau, Alain-Fournier, Valéry Larbaud et André Gide, « Marie-Claire » obtient le 4 décembre de la même année le prix Femina-Vie heureuse à défaut du Goncourt convoité. Ce fut la gloire. Traduite en une dizaine de langues, Marguerite Audoux n'en tomba pas moins vite dans l'oubli malgré trois autres romans publiés. A sa mort, Jean Prouvost lança « Marie-Claire », qui tire bien son nom de la petite bergère.

Lire aussi : Histoire de la littérature libertaire en France, de Thierry Maricourt, Albin Michel, 150 F.